

## EN FINIR AVEC L'ÉTERNEL FEMININ ?

À propos de la *Petite histoire du désir au féminin*<sup>1</sup>  
de Suzanne Ginestet-Delbreil

Daniel Weiss

- :- :- :- :- :- :-

Avec sa *Petite histoire du désir au féminin* sous-titrée : « Des bases érotiques de la domination sociale masculine », Suzanne Ginestet-Delbreil reprend une question qui a déjà suscité d'innombrables publications dans le champ analytique. En très peu de pages, et d'une manière très claire, elle développe un point de vue original invitant à reconsidérer un certain nombre « d'acquis » de la doxa psychanalytique, tout spécialement lacanienne. Suzanne Ginestet-Delbreil est une lectrice attentive de Freud et de Lacan, ses précédents ouvrages le prouveraient, si besoin en était. C'est sans doute ce qui permet de soutenir, avec une grande pertinence, une position critique sur plus d'un point.

Pour poser les questions qui sont les siennes et développer son point de vue elle nous rappelle ce que nous savons déjà mais que nous ne cessons d'oublier, pris que nous sommes dans le transfert imaginaire : nos maîtres ne pensent pas seuls. Ils pensent avec..., contre..., et parfois (souvent ?) tout contre..., et cela tout particulièrement lorsqu'il est question des femmes, des supposées particularités de leur désir et de leur jouissance.

C'est vrai de Freud qui développe ses conceptions de la sexualité féminine et de la féminité en dialoguant avec E. Jones, bien sûr, mais aussi, ainsi qu'il le rappelle lui-même, avec toute une série de femmes (J. Lampl de Groot, H. Deutsch, K. Horney, R. Mack Brunswick et bien d'autres).

C'est vrai aussi de Lacan qui n'hésite pas à citer ceux avec qui il dialogue, à condition qu'ils soient passés à la postérité depuis longtemps : Platon, Aristote, Descartes, et tant d'autres... C'est un peu différent quand il s'agit de ses contemporains... ou contemporaines. Or, pour Suzanne Ginestet-Delbreil, les travaux de Michèle Montrelay des années 1970<sup>2</sup> sur la féminité sont sans aucun doute déterminants dans le développement de la pensée de Lacan sur cette question. Non qu'il la suive, mais parce qu'ils constituent un point d'appui à partir duquel il développe ses propres avancées sur les jouissances, et la spécificité féminine pas toute phallique. En cela ce que développe Michèle Montrelay représente, pour Suzanne Ginestet-Delbreil, une référence majeure sur la question, au même titre que les élaborations de Freud ou de Lacan.

---

<sup>1</sup> Publiée aux éditions CampagnePremière – Paris - 2020

<sup>2</sup> Entre autres son article « Recherches sur la féminité », paru d'abord dans la revue *Critique*, puis édité dans le recueil *L'ombre et le nom* (Paris – Ed. de Minuit – 1977)

Avant de revenir sur la manière dont ceux-ci sont discutés, et contestés, peut-être faut-il déjà questionner le titre choisi pour l'ouvrage. Faut-il attribuer un genre grammatical au désir ? Celui-ci se conjugue-t-il au féminin ? Pas plus au féminin qu'au masculin serait-on tenté de répondre avec Lacan pour qui le désir, tout à fait sexuel, est a-sexué. Sur ce point Suzanne Ginestet-Delbreil peut apparaître assez en accord avec lui. À ceci près que pour elle, il s'agit plutôt de montrer en quoi ce désir, a-sexué, se conjugue **aussi** au féminin, qu'il n'est pas l'apanage des seuls phallophores. Aucun privilège de l'un ou l'autre sexe à ce sujet. Les femmes ont, au même titre que les hommes, voix au désir (si pas au chapitre). Et elles y accèdent par une voie qui n'a rien de spécifique. C'est là l'un des points forts du texte.

Quant au sous-titre « Des bases érotiques de la domination sociale masculine », il désigne ce qu'il s'agit de remettre radicalement en question : les privilèges accordés au phallus et au père chez les anciens et dans les discours religieux - comme le rappelle le bref chapitre historique introductif -, mais également dans la psychanalyse.

### Le Père, le NOM, le désir de la mère :

La critique adressée à Freud est double. Pour fonder le sujet et son rapport à la Loi, le Freud de *Totem et tabou* laisse de côté les mères, évoquées pourtant à plusieurs reprises dans le texte. Quant à sa conception du désir féminin, elle concerne exclusivement la visée de ce désir : le phallus dont les femmes sont privées du fait du destin anatomique. Là où il aurait pu questionner l'origine de ce désir, il s'en tient à son objet supposé.

Pour ce qui est de Lacan, la critique concerne la conception qu'il développe du Nom-du-Père, mettant l'accent sur le Père, là où il s'agit d'abord de la transmission du NOM (écrit en majuscule) « *C'est parce qu'il y a du NOM qu'il y a du père. Il est là parce qu'existe la nomination* » (p. 91). L'agent de cette transmission, selon Suzanne Ginestet-Delbreil, c'est le désir d'une femme, femme avant d'être mère. Il s'agit, on le voit, d'un « simple » changement d'accent, du Père au NOM, et du désir-de-la-mère<sup>3</sup> au désir d'une femme. Mais comme le savent les praticiens que nous sommes, un « simple » changement d'accent peut modifier beaucoup de choses.

On pourrait bien sûr objecter que Lacan a pris soin, à de nombreuses reprises, de distinguer la fonction du Nom-du-Père de ses avatars imaginaires. Le Nom-du-Père et le père, ce n'est pas exactement la même chose, et la place réservée par Lacan au désir de celle qui transmet ce Nom-du-Père est essentielle, mais il faut croire qu'une certaine vulgate psychanalytique glisse facilement sur la pente familialiste... et patriarcale.

---

<sup>3</sup> Les traits d'union ne sont pas de l'autrice, mais ils me paraissent bienvenus ici compte tenu de la place que ce syntagme a prise dans les écrits des analystes, peut-être faudrait-il même l'écrire en un seul mot : « désirdelamère ».

### Logos, savoir, jouissance :

Pour développer son point de vue, l'autrice prend appui sur un ternaire théorique de son invention : Logos-Savoir-Jouissance dont on peut reprendre chacun des termes pour situer son point de vue.

### Le logos :

Le phallus, référence de la pensée antique reprise par la psychanalyse, constitue la base érotique essentielle de la « domination sociale masculine », pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage. Et il s'agit ici de lui faire un sort en lui substituant le *logos*. Le terme est, lui aussi, emprunté à la pensée antique. Il renvoie à la raison, à la parole, à ce que nous appelons le Symbolique. Il vient surtout en lieu et place de ce que nous désignons habituellement dans notre vocabulaire sous le terme de « fonction phallique ». L'usage du signifiant *logos* doit permettre de se défaire du phallogocentrisme<sup>4</sup>, en se dégageant de tout privilège imaginaire masculin.

Cette coupure d'avec l'anatomie qui ne saurait tout à fait faire destin<sup>5</sup>, le Lacan des années 50 et 60, celui de la « Signification du phallus » et des « Propos directifs... » y insiste déjà. Pour lui la dissymétrie qu'implique le phallus ne se ramène pas à la différence entre un qui posséderait et une qui manquerait. Tout ce qu'il développe à ce sujet s'oppose à une telle conception. Mais il maintient le terme « phallus » pour nommer, entre autres, l'opérateur des identifications sexuées, ce que lui reprochent aujourd'hui un certain nombre de critiques. Faut-il considérer que le Lacan de cette période du « retour à Freud » ne veut pas rompre avec les concepts princeps de l'inventeur de la psychanalyse et que c'est la raison du maintien du terme « phallus » lorsqu'il relit l'œdipe freudien ? Ou faut-il penser que l'imaginaire corporel ne compte pas pour rien dans la psychanalyse et que le concept de phallus est essentiel pour penser l'articulation du signifiant et du corps<sup>6</sup> ?

Suzanne Ginestet-Delbreil préfère donc le terme « *logos* ». Il s'agit par-là de franchir un pas supplémentaire par rapport à Freud et Lacan. Le premier reconnaît que la souffrance des femmes trouve son origine dans certaines pensées, et non dans quelque prédisposition organique utérine (de là, peut-être, le choix par l'autrice du terme *logos* évoquant le langage, la logique, la pensée). Mais il considère que la subjectivation des femmes est tributaire du phallus, identifié ici au pénis qui leur fait défaut. Lacan décolle de l'imaginaire anatomique, achevant la rupture avec l'essentialisme entamée par Freud, mais il garde le signifiant « phallus ». D'après l'autrice, pour l'un et l'autre le désir d'une femme et son devenir subjectif, dépendent de l'homme et du don du phallus qui lui manque. Entendons ici l'équivoque : le manque l'affecte tout aussi bien lui qu'elle. Ce qu'il lui donne, c'est ce qu'il n'a pas, à quoi elle répond par un don en retour (ou pas). C'est ce qu'on appelle habituellement

---

<sup>4</sup> Et si on fait un pas de plus, du phallogocentrisme, pour reprendre la critique derridéenne de Lacan.

<sup>5</sup> Mais sans doute faudrait-il lire la célèbre formule de Freud avec toute la distance critique dont celui-ci fait preuve, bien loin de tout essentialisme.

<sup>6</sup> « *Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir* » (*Écrits* p. 692)

« amour ». On pourrait s'attarder ici, et se demander par exemple s'il revient forcément à un homme d'initier le jeu de l'amour et du désir, ou si cela peut commencer du côté de la femme. D'abord de lui à elle, nécessairement ? Ou indifféremment de lui à elle ou d'elle à lui<sup>7</sup> ? Il n'est sans doute pas si facile de répondre à cette « simple » question, qui dépend peut-être aussi de conditions historiques et culturelles. Le point de vue traditionnel soutenu par Freud et par Lacan est-il aujourd'hui dépassé ?

Cette mise de côté, sinon cette élimination, du phallus, n'est pas sans conséquences quant aux identifications sexuées. Pour Freud, tout comme pour Lacan, l'opérateur de l'identification sexuée de l'enfant devenant fille puis femme, ou garçon puis homme, passe par le phallus : l'avoir ou pas chez Freud, ne pas être sans l'avoir dans la parade virile, ou être sans l'avoir dans la mascarade féminine, chez Lacan. Pour l'un et l'autre, tout cela est censé s'opérer au cours du nécessaire passage par le défilé œdipien. Se passer du phallus (« sans s'en servir » ajoutera le lacanien bien informé) ne va pas de soi pour rendre compte de la façon dont on devient femme ou homme.

Dans la troisième partie de l'ouvrage la question est envisagée en considérant les investissements très précoces de l'enfant par les parents, l'effet de leurs regards et de leurs désirs sur le devenir fille ou garçon. C'est cela qui, selon l'autrice, est déterminant dans l'identification sexuée et ses manifestations, y compris corporelles et physiologiques, cela, bien plus qu'un jeu autour du phallus. L'identification sexuée passe d'abord et avant tout par le désir de l'Autre parental.

#### Le savoir :

Deuxième terme du ternaire, le savoir, ne renvoie pas ici à l'acceptation lacanienne classique désignant l'Inconscient organisé par les signifiants.

« *J'appelle savoir ce qui excède le logos* » écrit Suzanne Ginestet-Delbreil<sup>8</sup>. « Savoir » désigne donc plutôt ici cette part de l'Inconscient hors langage, au-delà, ou en-deçà, du sujet, dont ne sauraient rendre compte les formations de l'inconscient.

Est-ce là une autre manière de nommer ce dont Lacan essaie, de son côté, de rendre compte à partir des années 70 ? Ce dont il cherche à rendre compte quand il passe du sujet au parlêtre, de l'inconscient structuré comme un langage à la matérialité (la « motérialité ») de la lalangue, génératrice du symptôme<sup>9</sup>, et quand il passe en fin de compte du symptôme comme formation de compromis au sinthome comme suppléance ? Quoi qu'il en soit, à la suite de Michèle Montrelay, l'autrice fait de la transmission de ce savoir hors *logos* une fonction spécifiquement maternelle : « *Un savoir inscrit sur le corps, hors signifiant. Issu de la rencontre mère/enfant in utero* » (p. 94) Et elle le considère comme un fondement du narcissisme primaire.

Qu'il soit transmis par la mère ne veut pas dire que ce savoir Autre revient exclusivement aux femmes. Il leur est attribué spécifiquement depuis la plus haute

---

<sup>7</sup> : Sachant de plus que « elle » et « lui », désignent des positions subjectives, plus que des identités fixées par l'anatomie.

<sup>8</sup> Note page 12

<sup>9</sup> Cf. la conférence de Genève sur le symptôme en 1975

antiquité, du Cantique des cantiques, à Diotime chez Platon, en passant par les sorcières et leurs avatars hystériques. Et c'est là que Suzanne Ginestet-Delbreil prend position très clairement, c'est un des moments forts de son texte : il n'y a pas de désir spécifiquement féminin, ni non plus de savoir qui serait propre aux femmes. S'il y a bien un savoir hors *logos*, comme cela a toujours été perçu, il ne saurait être l'apanage des seules femmes, pas plus que la jouissance qui lui est associée.

### La jouissance :

Ce terme est d'un usage délicat, c'est souligné dans le livre, tant il est aujourd'hui répandu dans les écrits lacaniens, avec des acceptions très diverses, parfois difficiles à cerner. La signification du concept présent très tôt chez Lacan, varie grandement d'un moment à l'autre, d'un texte à l'autre, jusqu'au moment où elle paraît se fixer de manière ternaire<sup>10</sup> (jouissance phallique, jouissance Autre, jouis-sens). Suzanne Ginestet-Delbreil ne retient pas cette version. S'inspirant de Michèle Montrelay et de ses élaborations sur l'opposition continu/discontinu et la coexistence dans l'inconscient féminin du phallogentrisme et de la concentricité en tant qu'incompatibles, et sur la notion d'« être-deux-dans », elle essaie de rendre compte de ce qui se joue dans une rencontre sexuelle, dans l'émotion esthétique, mais aussi de ce que produit la surprise de la trouvaille telle qu'elle advient dans la parole. La jouissance consiste pour elle en la rencontre de l'insu en soi, qui relève du savoir hors *logos*. Et cette rencontre se joue nécessairement en trois temps. C'est là un des apports spécifiques de l'autrice qui insiste sur l'importance de ces trois temps logiques. Ils consistent en un moment d'effacement du sujet, suivi - temps essentiel- d'un arrêt, période de repos, puis d'une ré-émergence du sujet, devenu autre à lui-même. On retrouve là la structure du mot d'esprit, de la levée du refoulement telle qu'elle peut opérer dans l'expérience de l'analyse. Et cette structure s'applique à toutes les formes de jouissances, qu'elles soient proprement sexuelles ou qu'elles relèvent de la sublimation. Elle repose sur la possibilité d'un nouage, ou d'un re-nouage entre corps pulsionnel et langage.

L'autrice récuse l'usage extensif du concept de jouissance évoqué plus haut. Elle regrette cette inflation qui fait qu'on ne sait plus très bien de quoi on parle. Elle insiste en particulier sur la nécessaire distinction entre les effets desubjectivants du traumatisme, trouant les capacités de symbolisation, et la jouissance sexuelle et sublimatoire qui tout au contraire produisent des effets de subjectivation. Pour elle, se servir du même concept pour parler de ces deux registres si éloignés ne lui paraît pas du tout pertinent. On le perçoit, son interprétation et son usage du concept de jouissance diffèrent très nettement de ceux de Lacan.

Notons que c'est aussi l'occasion pour Suzanne Ginestet-Delbreil, de s'attarder sur une question clinique rarement abordée, bien que présente chez Freud : celle de la frigidité masculine, caractérisée par une difficulté, sinon une impossibilité que s'opère ce nouage entre corps et logos, et par un refoulement radical des effets du corps à corps avec la mère.

---

<sup>10</sup> Cf. *La troisième* 1974.

La jouissance dont il est question ici dépend d'une transmission essentiellement, sinon spécifiquement maternelle. Elle relève de ce qui se joue au moment des tous premiers liens en-deçà de la parole (mais pas du langage). Cette conception donne une consistance nouvelle à ce qu'on appelle, avec et après Lacan, la jouissance Autre, la jouissance supplémentaire. Elle n'est plus seulement l'apanage de quelques rares mystiques mais se retrouve chez chacune... et chacun :

« Ça n'arriverait qu'aux femmes, et pas à toutes, selon Lacan [...]. C'est une assertion que je mets en doute. Cet insu peut être éprouvé par des hommes. Il n'est pas réservé aux femmes ou aux seules mystiques. Tout un chacun est susceptible de l'éprouver » (p. 94)

### Dé-supposer le savoir/le supposer :

Je l'ai déjà évoqué, dès le début de l'ouvrage Suzanne Ginestet-Delbreil souligne combien les discours traditionnels excluent les femmes du *logos* et leur attribuent une mystérieuse connaissance quant à la jouissance sexuelle, à l'amour, et toutes sortes d'autres choses énigmatiques. Cette attribution paraît être l'envers nécessaire de l'exclusion. Ni Freud, ni Lacan ne rompent totalement avec cette conception. « *Was will das Weib ?* », demande l'un, des dizaines d'années après avoir commencé d'écouter les hystériques. Tandis que l'autre supplie les femmes d'expliquer en quoi consiste leur jouissance, regrettant qu'elles n'en disent mot. Tous deux, dans ce qu'ils affirment en tout cas, paraissent continuer de supposer aux femmes ce mystérieux savoir. Et on peut se demander s'il ne s'agirait pas, aujourd'hui, d'en finir avec une telle supposition : dé-supposer le savoir féminin pour pouvoir commencer à penser que femmes et hommes sont logés à la même enseigne, celle du langage, de la raison, du Symbolique, et du désir... mais aussi à l'enseigne du réel d'une jouissance Autre, transmise par une femme en place de mère.

Y a-t-il une manière sexuée de prendre place dans le *logos* et le « savoir Autre » ? Je laisse la question ouverte. Quoi qu'il en soit, le travail de l'autrice devrait nous aider, à en finir avec la supposition d'une énigmatique et inaccessible connaissance qui serait l'apanage des « personnes du sexe ».

Il y a encore bien d'autres choses dans ce livre qui se conclut sur des questions très actuelles sur les changements en cours, en particulier quant à la place (nouvelle ?) que peut occuper aujourd'hui une femme dans le jeu du désir et pas seulement dans la société. Les hommes n'en ont pas encore tout à fait pris la mesure, les femmes non plus sans doute ...

Le 26 juin 2021

\*

\*\*